Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 12 (1924)

Heft: 181

Artikel: Variété : le "Foyer" de Chippis

Autor: J.V.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-258145

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

néralement la tutrice de ses enfants, elle n'en était pas moins soumise au contrôle de l'Autorité tutélaire à laquelle elle devait rendre des comptes, comme s'il s'était agi de mineurs étrangers à sa famille. Aujourd'hui, grâce au Code civil suisse, cette situation a pris fin: la veuve qui a des enfants est simplement mère (et non mère tutrice) de ses enfants mineurs, et c'est justice.

NELLY FAVRE, *avocate*.

De-ci, De-là...

Lectures populaires.

Nous avons appris avec satisfaction que s'est constituée en Suisse romande une *Société des Lectures populaires*, dont le but est de mettre à la portée des bourses les plus modestes des œuvres d'inspiration élevée et de réelle valeur littéraire empruntées à des écrivains tant nationaux qu'étrangers. C'est évidemment le meilleur moyen de lutter par la concurrence contre la littérature pornographique, pimentée, ou stupide, dont nous sommes empoisonnés.

La nouvelle Société prévoit pour cette année la publication de brochures de 60 pages à 45 centimes l'une, et de volumes de 160 pages à 95 centimes. On peut s'adresser pour renseignements, adhésions, souscriptions, etc., au président du Comité d'initiative, M. Savary, directeur des écoles normales, Lausanne.

L'archevêque d'Avignon et le suffrage des femmes.

Mgr Latty, archevêque d'Avignon, ses grands vicaires et le R. P. Hedde, assistaient récemment à une conférence organisée, à la mairie d'Avignon, par le groupe vauclusien de l'Union française pour le suffrage féminin.

Branche suisse des amies de la jeune fille.

Nous apprenons la démission de présidente de cette importante Association qu'a donnée récemment Mlle Julie Lieb, de Bâle. Par sa grande expérience, son dévouement qui ne s'est jamais démenti, Mlle Lieb a rendu les plus grands services à l'œuvre des Amies de la Jeune Fille, sa courtoisie et son amabilité étant appréciées de toutes ses collègues, même en dehors de son Association, comme par exemple par les présidentes des autres Associations nationales féminines suisses.

Mlle Eugénie Dutoit (Berne), Dr en philosophie, a été appelée à la présidence de la Branche suisse des Amies, et nous tenons à lui dire aussitôt ici combien les féministes seront heureuses de pouvoir continuer avec elles les bonnes relations de cordialité entretenues avec Mlle Lieb.

In Memoriam

Le Comité genevois de l'Art Social nous prie d'informer nos lecteurs qu'il organise, à la mémoire de son regretté fondateur et président, Auguste de Morsier, une manifestation musicale, fixée au 27 février, et à laquelle le public sera admis (billets à 1 et 2 fr. à la Mutuelle musicale, Corraterie, 16). C'est là une occasion de rendre hommage à l'un des nôtres que beaucoup tiendront certainement à ne pas laisser échapper.

VARIÉTÉ

Le «Foyer» de Chippis

Par le chemin qui quitte Sierre, domine à flanc de côteau le petit lac de Géronde où se mirent les murs gris d'une ancienne chartreuse, et redescend vers le Rhône, nous arrivons à Chippis, la bourgade industrielle: église au clocher effilé, usines immenses où se fabrique l'aluminium, villas des directeurs et des ingénieurs, petites maisons d'ouvriers ou de paysans, plus d'un café, et le fleuve couleur de plomb au bord duquel les peupliers rangés dressent leurs ramures dépouillées.

Voici le Foyer, une jolie maison qu'un jardinet isole de la route; une aimable Bâloise, que nous avons rencontrée la veille à Sierre parmi les auditrices de la conférence féministe de Mlle Gourd, nous ouvre la porte. Mlle Mariette Decker, la directrice « des jeux et des loisirs », est d'aspect si juvénile que nous sommes surprises et posons de suite une question indiscrète: « Vos hommes vous respectent-ils? N'avez-vous pas d'ennuis avec eux? » Mlle Decker rit, « Oh! pas du tout d'ennuis; ils sont parfaits; la seule difficulté, c'est d'empêcher les tout jeunes ouvriers de 14 à 18 ans de grimper sur les bancs et les tables et de les abîmer. Mais ils prennent assez vite de meilleures manières. »

Une première salle, grande, bien éclairée et bien chauffée; la cheminée monumentale de briques rouges, flanquée de deux petits bancs, ne semble qu'un ornement, car les radiateurs courent sous l'appui des fenêtres. Il y a de la place pour une cinquantaine de visiteurs, des journaux et des livres pour ceux qui lisent, des buvards pour ceux qui écrivent. « Vous vient-il beaucoup d'ouvriers? — Oui, ils aiment venir ici. »

Une salle plus petite, la salle des jeux. Alors que le silence est de rigueur dans le local précédent, ici on peut parler, on peut rire et jouer; c'est ici que les jeunes gens inventent les grimpées sur les belles tables de noyer massif, dont on a tant de peine à les déshabituer. Ce sont des Valaisans et des Italiens, ces ouvriers des usines de Chippis; actuellement ils sont dix-huit cents; parfois il en a plus encore. — « Leur instruction est des plus primitives, mais on peut discuter avec eux », dit la jeune et charmante directrice. — Même de féminisme? demandons-nous avec un rien d'ironie. — Mais oui ; il leur arrive de parler des femmes ; moi, je

---

des Nibelungen, tandis qu'elle provoque l'homme à la lutte, tout au fond de son âme elle rêve de trouver son maître. Trompée par un mari indigne d'elle, elle renonce à l'amour, mais réussit à cacher sa peine et conserve à son foyer l'apparence de la paix. Toute son affection, toute son ambition se concentrent sur son fils qu'elle a su s'attacher fortement et qu'elle soustrait à toute influence opposée. Lorsqu'elle lui remet la gérance du bien familial, elle veut continuer à faire prévaloir son autorité et refuse son consentement à un mariage qui contrarie ses projets. Elle provoque ainsi le départ du jeune couple, qui ne consent pas à sacrifier son avenir au culte du passé. Le dénouement est tragique. Le jeune homme est tué dans un duel amené par l'opiniâtreté de sa mère, qui reste seule, plongée dans une douleur muette. Rien ne nous dit qu'elle se rende compte de ses responsabilités.

Quelques traits rapprochent de la *Erlhöferin* la personnalité d'Adeline Petitpierre, dans le dernier roman de Lisa Wenger: *l'Oiseau en cage* (*Der Vogel im Käfig*). Elle n'en a d'ailleurs ni la grandeur ni la puissance de travail et ne se dépense pas en activité extérieure. Retirée dans sa confortable maison de Bellerive, préservée de tout contact pénible par le dévouement absolu de sa servante, elle n'en est pas moins pénétrée de la souveraineté de son vouloir et de la justesse impeccable de ses opinions. La tradition à laquelle elle immole son entourage n'est pas celle du labeur énergique et persévérant, mais celle du rang et des conventions aristocratiques. Figée dans le sentiment de la dignité familiale et de son invulnérabilité, elle fait violence aux besoins profonds de sa nature féminine et finit dans la démence. L'orgueil a vidé son existence et tué l'amour dans son cœur. Rien de plus saisissant que sa confession à sa vieille confidente au moment où elle va sombrer dans la folie. Elle sent son âme lui échapper : serait-elle tombée dans le lac ? Ou n'est-ce pas son enfant qu'elle a perdu ainsi ? ou peut-être l'amour, auquel elle s'est refusée et dont elle n'a jamais su parler la langue ? Quand on la retire du lac où elle a cherché la mort, son visage porte l'empreinte de la paix et de cette tendresse qu'elle a, sa vie durant, sacrifiée à l'orgueil. Le sort d'Adeline Petitpierre nous rappelle la parole de St-Paul : « Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je suis un airain retentissant ou une cymbale bruyante... »

Vreni, l'héroïne de Maria Waser dans son récit intitulé *Das Jätoreni*, bien que d'origine modeste, égale Mme Petitpierre pour la fierté et l'obstination. Les malheurs de sa jeunesse en

leur parle alors de féminisme. Vous seriez étonnée de constater combien souvent cette question est effleurée. »

Tout en causant, nous avons quitté la salle des jeux et, à notre surprise charmée, nous voici dans une exquise cour intérieure, une réduction de cloître d'Italie. Le lierre vigoureux couvre les arceaux et les colonnes, une fontaine gougloute joyeusement, le ciel bleu de midi y descend sa lumière intense, colore les pavés et les murs et creuse des trous d'ombre sous les galeries. Ce cloître poétique sépare le domaine de Mlle Decker, directrice des Jeux et des Ris, de celui de Mme Meinert, qui préside sous ses beaux cheveux blancs aux restaurants et à la cuisine.

La cuisine est pareille à celle d'un hôtel: ses marmites énormes, où mijoterait à l'aise le menu des noces de Gamache, et une foule d'installations modernes facilitent le travail de la cuisinière et il eût été intéressant de les examiner à loisir. Si, de l'autre côté du cloître, ça sentait bon l'encaustique avec lequel on avait fait reluire le carrelage de briques et le noyer des meubles, ici, la forte et ravigotante odeur de la choucroute pénètre partout; elle nous accompagne dans notre visite des restaurants. Le grand restaurant, celui que l'on a réservé aux ouvriers de l'usine, en contiendrait aisément plusieurs centaines; or, ils ne sont maintenant que 40 à 50 convives. A quoi cela tient-il? Les ouvriers boudent-ils le Foyer? Non, mais beaucoup d'entre eux viennent de loin, de très loin même. Ceux-là préfèrent faire leurs heures de travail d'affilée avec seulement 30 minutes à midi pour manger sommairement dans la cantine de l'usine. Ils ont ainsi fini leur journée plus tôt que s'ils avaient l'autre horaire prévoyant deux heures d'interruption après qu'a sonné midi, et ils reprennent rapidement le train qui les ramène à leur home lointain. On ne les voit jamais au Foyer parce qu'ils habitent trop loin, et on n'y voit guère plus ceux qui sont de Chippis ou de Sierre et qui rentrent naturellement dîner dans leur famille. Un deuxième restaurant, plus petit, est celui des employés des bureaux et des dessinateurs, et le troisième, encore moins grand, est celui des ingénieurs célibataires.

A l'étage, quelques chambres à coucher, où logent les directeurs qui font la navette de Neuhausen à Chippis, quelques employés célibataires, l'instituteur du village, etc. C'est un architecte zurichois de grand talent qui a construit le Foyer avec un goût parfait et une savante utilisation de beaux matériaux, de beau bois surtout. Il est notamment au premier étage une porte de poirier massif aux splendides colorations rouges, qui frappe le visiteur d'étonnement et d'admiration. Du haut en bas du Foyer, une recherche de propreté et d'ordre qui fait dire à une amie welche: « C'est une propreté suisse-alémanique! » Le mot est vexant pour nous autres Suisses occidentales. Il n'est, du reste, pas prouvé qu'il soit tout à fait exact, ruminons-nous en descendant l'escalier, tandis qu'on nous ouvre la salle de réunion où sont admises les femmes et jeunes filles du village, toutes étrangères à l'usine, qui n'occupe que des hommes.

Cette grande salle sert à la couture, aux raccommodages; sur de longues tables se coupent les patrons (chaque personne l'établit d'abord soigneusement), puis les grands ciseaux taillent dans l'étoffe de laine ou dans la toile. Ce soir, ces dames raccommodent ou confectionnent du neuf; demain, elles suivront un cours d'allemand; après-demain, c'est le soir des hommes, qui travaillent le bois, font des meubles peu compliqués et des jouets. Oh! ces jouets que fabriquent pour leurs enfants les gens de Chippis, qu'ils sont naïfs et touchants! On nous en fait voir quelques-uns qui nous transportent d'aise: petits lits paysans drapés de cotonnades à carreaux, solides petits mobiliers dont les propriétaires, Mesdames les poupées, hautes comme des crayons neufs, façonnées et vêtues de rognures d'étoffe, n'ont coûté aux mamans et aux grandes sœurs que de l'ingéniosité et de la patience.

Dans un coin de la grande salle un mobilier minuscule de bois blanc: bancs à dossier droit dont le siège est à 25 centimètres du parquet, petites tables de hauteur assortie, de quoi asseoir une vingtaine de petites créatures. « Poupées,ou bébés vivants? » interrogeons-nous. Mais c'est l'école enfantine, vingt-deux mioches qu'on initie aux mystères de l'alphabet; les plus jeunes, hauts comme trois pommes, n'ont que trois ans.

C'est un monde, ce Foyer de Chippis, pensons-nous, tandis que quelqu'un s'écrie: « Ici, c'est véritablement un *settlement!* » C'est la direction de l'usine d'aluminium qui fait les frais de cette merveilleuse organisation; elle se heurta au début à la méfiance bien caractérisée des travailleurs. Ce ne fut que lorsque la direction effective fut remise au *Schweizer Verband Volksdienst*, auquel on doit tant de foyers d'ouvriers ou de soldats, que la méfiance se dissipa.

Actuellement, le Foyer est très fréquenté, mais pas encore autant qu'il le faudrait pour remplir jusqu'à la dernière place ses locaux immenses. Heureux sont ceux qui hantent cette charmante maison, où les accueille le sourire des deux aimables directrices; heureux les hommes qui s'y délassent, les femmes qui s'y perfectionnent dans leur métier de ménagère, les jeunes filles et les jeunes garçons qu'on éduque en les amusant; heureux les tout petits bouts d'humanité qui y apprennent à la fois l'usage de l'ardoise et du mouchoir de poche!

Des mercis cordiaux à Mlle Decker, qui nous a si gentiment pilotées, un dernier regard au Foyer, et nous voici dans le petit train qui 24 fois par jour va de Chippis à Sierre et de Sierre à Chippis. Il est pris d'assaut par une foule d'ouvriers et d'employés; ils s'écartent courtoisement pour nous laisser nous installer. C'est la première fois que nous voyageons sans billets et gratuitement! A peine avons-nous eu le temps de savourer ce privilège inusité que

---

ont fait un de ces êtres, que leur étrangeté sépare de leurs semblables. Après la mort de son mari, toute l'affection de son ardente nature s'est reportée sur sa douce Vreneli et le bonheur a reparu dans son humble chaumière et son petit jardin embaumé. Quand sa fille meurt, séduite par le fils d'un riche voisin, elle sent son cœur se fermer, comme elle laisse se flétrir les fleurs de son jardinet. Plongée dans la lecture de l'Ancien Testament, Vreni se grise des promesses d'une justice vengeresse et oublie les leçons de charité de l'Evangile. Après avoir refusé de remettre à son grand-père l'enfant de sa fille, elle l'élève dans l'atmosphère glacée qui est devenue la sienne. Mais elle ne réussira pas mieux que la *Erlhöferin* à le préserver de l'appel de sa jeune vitalité qui l'entraîne hors de son influence. L'accident qui met une fin subite à l'existence du pauvre garçon supprime le conflit qui la menaçait. Elle accepte ce malheur comme une solution miraculeuse et demeure pétrifiée dans son attitude inflexible.

La même force de volonté anime l'inoubliable Scherlerin de Simon Geller dans *Volonté de Femme*. Elle traverse l'existence pareille à une figure légendaire. Sur son chemin, les enfants apeurés se garent et interrompent leurs jeux. C'est dans le combat avec la maladie qu'elle déploie toute son énergie. Une grave infection met sa vie en péril. Stoïquement, elle accepte la douleur, refuse l'intervention de la chirurgie et ne se résigne pas à l'inaction qu'exigerait son état. Sa robuste nature et sa persévérance finissent par avoir raison du mal qui la dévore. Rendue à la vie active, la Scherlerin reprend sa tâche de maîtresse de maison et de fermière et impose le respect à tous ceux qu'elle rencontre.

Nous ressentons une fierté légitime devant ces représentantes d'un sexe faible pourvues d'une si inébranlable force de caractère, et nous les admirons surtout lorsque, au lieu d'en faire un obstacle au bonheur d'autrui, elles la mettent en œuvre dans une activité féconde et bienfaisante. Pourtant l'air que nous respirons dans leur voisinage est glacé comme celui des sommets de nos Alpes, et nous aimons à nous réfugier dans la douce et chaude atmosphère que répand autour d'elle Mme Tellenbach dans un autre roman de Maria Waser intitulé — nous ne savons pourquoi — *Les fous d'hier* (*Die Narren von gestern*). Chez elle la fermeté s'allie à une sensibilité très fine qui lui permet de comprendre les autres et de leur ouvrir son cœur. Aussi sûre d'elle-même, aussi attachée à sa besogne que les femmes dont nous avons parlé, elle les dépasse toutes par la beauté et la richesse de sa vie intérieure. Aucune tradition, aucun dogmatisme ne peuvent tarir cette source de profonde et maternelle humanité qui s'épanche dans un élan de

le petit train nous dépose à Sierre, après avoir traversé le fleuve aux eaux grises, ce Rhône que les anciens disaient « être sorti des portes de la nuit éternelle ». J. V.

Conférence Internationale
sur les moyens de prévenir les causes de guerre

(Communications de l'Alliance nationale de Sociétés féminines suisses).

L'Alliance nationale, en sa qualité de membre du Conseil International des Femmes, se sent tenue de faire connaître aux membres des Sociétés qui lui sont affiliées, les communications qui suivent. Elle saisit également cette occasion pour les informer que le C. I. F. a fait paraître une petite brochure contenant un rapport du Bureau, ainsi que les adresses des membres du Conseil International. Cette brochure peut être obtenue au prix de 1 fr. 25 chez la présidente de l'Alliance nationale, Mlle Zellweger, Angenteinerstrasse 16, Bâle).

Le C. I. F. entre dans une année de grandes responsabilités. Son Comité exécutif se réunira à Copenhague, à la fin de mai, pour recevoir des Conseils Nationaux de Femmes de toutes les parties du monde et de ses Commissions permanentes les rapports des progrès accomplis. Il préparera un programme pour l'assemblée générale de 1925, à Washington, avec les principaux membres des Conseils Nationaux.

En plus de cette très importante réunion d'affaires, le C. I. F. a accepté la mission de lancer un Appel aux femmes de tous les pays, leur demandant instamment d'examiner les causes qui ont amené la guerre dans le passé, insistant sur le fait qu'il est, dans une large mesure, en leur pouvoir d'écarter ces causes, pourvu qu'elles veuillent bien user de ce pouvoir, et leur démontrant en même temps de quelle manière elles peuvent le faire.

Dans ce but, une Conférence Internationale aura lieu, à Londres, en mai, durant la première semaine de l'Exposition de l'Empire Britannique, alors qu'un grand nombre de visiteurs de tous les pays y seront rassemblés.

On espère que cette Conférence sera la première de beaucoup d'autres semblables, ayant le même but, et qui seraient organisées par nos Conseils Nationaux afin de répandre cet Appel divin aux femmes du monde entier : qu'elles se lèvent pour affirmer leur droit de préserver les générations futures des horreurs et des dangers inexprimables de la guerre, dans les conditions où se feraient les guerres à venir.

Nous avons également entrepris de créer un Bureau Central de Renseignements et un Centre d'informations pour toutes les femmes qui visiteront l'Exposition de Londres et spécialement pour les membres des Conseils Nationaux qui désireront connaître les diverses institutions et être mises en rapports avec les institutions capables de les aider dans l'exécution de leurs diverses activités nationales.

On se demandera peut-être pourquoi le Conseil International des Femmes entreprend cette œuvre dans une Exposition organisée pour les nations qui composent l'Empire britannique.

Nous répondrons : Simplement parce que des visiteurs de tous les pays viendront, dans un but d'affaires ou de plaisir, et que ce sera une excellente occasion pour le C. I. F. de faire du travail de publicité en faveur des principes que nous croyons si propres à conduire au bien de l'humanité, s'ils étaient adoptés d'une façon générale, et aussi pour nous efforcer de recruter de nouvelles adhérentes à notre cause.

Mais, si nous avons accepté la responsabilité d'aller ainsi de l'avant dans l'œuvre qui nous a été confiée, nous adressons le plus sérieux appel à nos amis et à nos membres à travers le monde afin qu'ils nous soutiennent au moyen des fonds nécessaires à l'exécution de ce que nous avons entrepris.

Il est nécessaire de rappeler ici qu'un certain nombre de nos Conseils Nationaux, dont les membres ont été très généreux dans le passé, sont maintenant tout à fait incapables de nous aider financièrement.

Les frais d'impression et de poste, les dépenses pour les voyages et le traitement de conférencières et de travailleuses capables est forcément grand dans une œuvre internationale, si celle-ci doit être efficace. De grandes moissons nous attendent dans l'Amérique du Sud, les Indes, la Chine, ainsi que dans les pays nouveaux, où l'on a fondé récemment des Conseils. Faut-il

---

sympathie et dont les bienfaits sont bien au-dessus de ce que peut accomplir la puissance de la volonté. Tandis que l'*Erlhöferin* veut que son fils plie devant elle et n'agisse que selon ses désirs, Mme Tellenbach vient au secours du sien afin qu'il accepte avec courage l'épreuve de sa difformité. Elle lui aide ainsi à trouver le genre de travail adopté à son état; son dévouement remplit de tendresse la vie de l'infirme. Aussi lui vouera-t-il une vénération enthousiaste et une fidélité à toute épreuve. Vis-à-vis du mari qui entraîne peu à peu sa famille dans l'adversité, Mme Tellenbach déploie des qualités toutes autres et affirme sa supériorité en le retenant sur la voie fatale où il s'est engagé. Grâce à elle, il arrive à reconstituer son existence compromise. Chez Mme Tellenbach, une énergie toujours renouvelée monte des profondeurs de l'âme. Elle écoute la voix intérieure qu'ont étouffée Adeline Petitpierre et l'*Erlhöferin*. C'est là le secret de l'ascendant salutaire qu'elle exerce et qui s'étend sur ses enfants, ses amis, et tant de pauvres êtres souffrants ou incomplets. Chez tous elle sait réveiller les facultés engourdies et faire prospérer les germes étiolés.

On me fera peut-être observer que toutes ces figures de femmes n'ont rien de précisément *moderne*. Il y a en effet toujours eu des femmes qui se sont fermé la voie du bonheur par leur opiniâtreté et leur attachement aux préjugés, ou qui ont laissé leur cœur s'endurcir par les tristesses de l'existence, d'autres aussi dont la bonté maternelle a rayonné sur tout leur entourage. Les problèmes qu'elles ont eu à résoudre sont les problèmes humains de toujours et n'ont rien à faire avec l'actualité.

Celles que j'essaierai maintenant d'étudier portent au contraire l'empreinte de notre époque : ce sont celles qui cherchent et qui luttent. Leur psychologie est encore une terre vierge dans l'histoire de la littérature. Les romanciers qui autrefois retraçaient le développement d'une personnalité choisissaient en général des caractères masculins. C'était la conséquence bien naturelle de la situation féminine. Le fait que beaucoup d'auteurs cherchent maintenant à suivre de près l'évolution de l'âme féminine est un indice réjouissant de réveil intellectuel.

Ruth Waldstetter est la première en date qui ait examiné avec une réelle maîtrise les difficultés de la jeune fille d'aujourd'hui dans un roman intitulé *Seele (L'Ame)*. Charlotte Hoch, assoiffée de savoir, de développement personnel, désire faire des études.

(*A suivre*) Hélène Stucki.